

Montréal et la révolution tranquille

Les conflits racistes sont aussi favorisés par le fait que des changements sociaux profonds se sont produits récemment dans un milieu, entraînant une certaine faiblesse des structures, une discontinuité dans les traditions, un doute sur les valeurs collectives. Tout cela crée dans une partie importante de la population une anxiété vague et une culpabilité diffuse qui ne demandent qu'à se reporter sur les groupes minoritaires auxquels on imputera alors facilement le délabrement perçu dans le milieu. À ce titre, il faut classer Montréal parmi les environnements hautement susceptibles de difficultés racistes. La révolution tranquille y a été en général plus forte qu'ailleurs au Québec, qu'il s'agisse de ses rentissements sur la famille, sur le climat social, sur la moralité publique ou sur l'école. Donc, indice de tension très élevé.

Montréal, ville des petites patries

Il est facile de comprendre le rôle que jouent l'ignorance réciproque et les barrières de communication dans la croissance des préjugés raciaux. La projection imaginaire remplace la perception et cette projection imaginaire est presque toujours négative. Le racisme étant fondamentalement une généralisation à partir d'une exception en même temps qu'une projection sur un groupe considéré comme hostile des éléments qu'on considère indésirables chez soi, l'ignorance des autres, de leur genre de vie, de leur mode de penser, de leur culture, de leurs qualités est à la base d'une grande partie des préjugés raciaux.

Dans cette perspective, on peut montrer des réalités positives à Montréal. Par exemple, le Montréal de Mordecai Richler est présenté comme une ville de ghettos; c'est beaucoup moins vrai aujourd'hui. Mais il reste des concentrations, que notre type particulier d'urbanisme essaie de contrecarrer; chaque groupe ethnique important à Montréal a sa carte de regroupements, depuis la petite Italie jusqu'au Chinatown en

passant par la rue Crevier cambodienne. Par ailleurs, les communications ne sont pas tout à fait absentes: nos postes de radio et de télé multi-ethniques, notre bilinguisme foncier dans les journaux, les grands médias et dans les affaires, avec ou sans Loi 101, sont des mécanismes partiels, qui peuvent atténuer certaines incompréhensions. Ici, donc, l'indice de danger serait moyen.

Montréal, arrivée au point critique?

Il est évident d'abord que le conflit ethnique suppose que des groupes sont en étroit voisinage physique. Le sentiment raciste peut exister, même à l'état virulent, dans le cœur d'un citoyen de Rimouski (population francophone 98,7%), sans qu'aucune conséquence en découle, jusqu'à ce qu'un groupe assez considérable d'une minorité, surtout d'une minorité visible, arrive, et arrive soudainement, dans le milieu. Des enquêtes américaines ont déjà proposé de disperser également sur tout le territoire des États-Unis les immigrants visibles, pour réduire le sentiment raciste. On a même déterminé des points critiques, au delà desquels le préjugé se manifeste violemment; 15% en France, 10% au Canada. Bien des Montréalais ont dû se donner bonne conscience dans le passé en observant les difficultés raciales à Toronto: ils oubliaient que les minorités visibles ont dépassé depuis plusieurs années le seuil de 10% à Toronto. À Montréal, nous sommes presque exactement au point critique canadien depuis plusieurs années (10,7% au dernier recensement). Donc, ici encore un indice moyen.

Montréal et ses lieux de conflits réels

On considère en général six théories pour expliquer le préjugé racial (l'histoire, la réputation bien méritée, la rencontre socio-culturelle, la situation géographique, l'image négative, la projection réprimée de type psychiatrique)³. Parmi ces théories, il faut reconnaître que la plus faible mais la plus répandue à l'état instinc-

tif est celle de la réputation bien méritée. Elle provient de l'exagération et de l'universalisation de conflits réels entre personnes et groupes de diverses ethnies. À Montréal, ces lieux de conflits sont en partie de vieux souvenirs: batailles entre jeunes Irlandais et jeunes Québécois, gangs d'ouvriers au temps de la construction du canal de Lachine. Mais il existe de nouveaux lieux de conflits, en particulier les écoles. Le rapport Laperrière vient de concrétiser la gravité de la question dans sept milieux montréalais (voir les conclusions dans *Le Devoir*, 11 janv. 1984).

Par ailleurs, il faut souligner deux chances exceptionnelles de Montréal: ses minorités ethniques se recrutent en général parmi celles qui ne sont pas l'objet d'une agressivité particulière sur le plan international (songer aux représailles contre les minorités iraniennes aux USA ou pakistanaises en Ontario); de plus elles ont presque toutes de très faibles incidences de criminalité (songer aux émeutes raciales américaines contre les groupes noirs, à la suite de délits, à Watts, à Miami, à Chicago). Somme toute, l'indice de danger montréalais est plutôt faible à cet égard.

Montréal et ses mécanismes d'exploitation

Cette racine du conflit racial n'a guère besoin d'explication. Un groupe minoritaire est toujours en danger d'être exploité. S'il l'est, il cherche naturellement à se reprendre. D'où escalade. À Montréal, nous avons un cas récent indubitable, celui du taxi. Il n'est pas encore réglé et les menaces de réduction du nombre de permis risquent de le raviver. Mais ce n'est là que la pointe de l'iceberg. Le point le plus grave est la discrimination dans l'emploi, qui force les immigrants de plusieurs groupes au travail clandestin ou les oblige à vivre de l'assistance sociale en forte majorité. Lorsque ce chômage atteint les jeunes, et il les atteint fortement, on peut prévoir des conséquences qui viendront renforcer le sentiment raciste:

3. Pour un développement sur ces théories et leur complémentarité, voir: T. Parsons & E. Shils, *Toward a Theory of Social Action*, Cambridge, Harvard U.P., 1951.

vois, vandalisme, groupes troublant la paix publique dans le métro ou les centres commerciaux, etc. Sur ce point, nous n'en sommes encore qu'au début de notre compréhension des problèmes et nous devons nous hâter avant que les mécanismes d'exploitation et de disparité économique et sociale se mettent à jouer à plein. Ici, l'indice de danger de Montréal est élevé.

Le harcèlement racial à Montréal

Plusieurs études de la croissance du racisme en Allemagne à l'époque hitlérienne ont démontré deux choses: d'abord, que le sentiment raciste comporte plusieurs paliers (harcèlement verbal et écrit, attitude de retrait devant les groupes étrangers, activités dont l'objectif est d'isoler les groupes étrangers, exploitation ouverte des personnes de ces groupes, violence physique pouvant aller jusqu'à l'assassinat) et, deuxièmement, que l'on passe d'autant plus facilement d'un palier à l'autre que les manifestations publiques de harcèlement racial restent impunies. Où en sommes-nous, à Montréal? Relativement peu de graffiti racistes, comme d'ailleurs relativement peu de graffiti en général, un point dont il faut louer notre administration municipale qui les efface à mesure. Il y a quelques mois, un irresponsable écrivait partout sur les sièges du métro "Mort aux Juifs!", mais il a cessé depuis.

Les manifestations les plus dangereuses de harcèlement racial ne sont cependant pas les griffonnages: ce sont les exploits de la police. À ce titre, Montréal ne figure pas trop mal, si on prend comme points de comparaison des situations américaines ou même le dossier de la police torontoise qui a à son crédit quelques fusillades difficilement justifiables (par exemple, celles où les Noirs Buddy Evans et Albert Johnson ont été tués). Mais nous avons quand même quelques cas analogues dans le passé récent (violence inutile de la rue Bélanger), et l'enquête sur le taxi a révélé un harcèlement régulier encore à l'heure actuelle de la part de certains agents à l'égard des chauffeurs noirs. Pour le moment, nous devons demeurer attentifs également aux incidents de harcèlement dans les écoles, en particulier à l'égard des étu-

RÉFUGIÉS SANS STATUT

Depuis le 16 décembre, une communauté de l'Église unie, la paroisse St. Andrews de Montréal, sert de "sanctuaire" à un jeune Guatémaltèque: l'immigration canadienne a refusé d'accorder à Rafael le statut de réfugié, il risque de se voir refoulé dans son pays d'origine.

Il n'est pas le seul. En décembre, le groupe SOS-Réfugiés et le Comité pour le non-refoulement étaient au courant de 6 cas (13 personnes) menacés prochainement de renvoi au Guatemala, malgré la violence de la répression et du génocide. On estime par ailleurs que dans 108 autres cas (200 personnes environ, dont quelques enfants nés au Canada) les services fédéraux pourraient adopter des mesures de renvoi.

La situation critique des droits humains au Guatemala et la grave insécurité où se trouvent plongés ces réfugiés refoulés ont incité plusieurs communautés chrétiennes à évaluer les conséquences d'une infraction à la Loi canadienne de l'immigration. Après un temps de réflexion et de prière, on a jugé que, dans une telle situation, la loi de Dieu passe avant celle des gouvernements.

Le droit d'asile et l'obligation de venir en aide à l'étranger menacé ne sont pas inouïs en christianisme. Yahvé commandait à son peuple de prendre soin des membres les plus pauvres et les plus faibles de la société: l'orphelin, la veuve, l'étranger. L'enseignement de Jésus de Nazareth renforce encore le grand commandement. Le moyen âge reconnaissait le droit d'asile dans les églises et les monastères; au XIXe siècle, un réseau clandestin, le "Underground Railroad", assistait les esclaves en fuite du Sud des États-Unis; pendant la guerre du Viêt-Nam, plusieurs communautés chrétiennes ont soutenu les objecteurs de conscience et, depuis maintenant trois ans, un véritable réseau de "sanctuaires" s'est développé au sein des Églises américaines pour accueillir les réfugiés clandestins d'Amérique centrale. Plus de 60 paroisses y ont déjà servi de sanctuaires et une centaine d'autres les supportent. L'archevêque catholique de Milwaukee, Dom Weakland, a lui-même accueilli une famille salvadorienne "illégal" et baptisé deux de leurs enfants: "le sanctuaire, devait-il expliquer, n'est pas tant un moyen de fuir la justice qu'une trêve sacrée, un répit accordé aux victimes en attendant que puisse leur être rendue une vraie justice" (*Time*, 25 avril 1983).

À Montréal, on peut constater que, pour faire face à une situation d'injustice, des communautés de diverses dénominations savent se regrouper et dépasser leurs différences: St. Andrews reçoit l'appui de paroisses catholiques aussi bien que de communautés presbytériennes et mennonites. La loi de Dieu d'abord.

Kate Bulman
du Comité chrétien (CCDHAL)

dians asiatiques ou noirs. Somme toute, on peut conclure que Montréal figure relativement bien sur ce point et que l'indice de discrimination est encore peu élevé.

Le folklore raciste de Montréal

Le sentiment raciste des vieilles cultures s'alimente régulièrement à l'histoire (anciennes violences commises par le groupe maintenant victime de la violence en retour) et à la légende (tares, pratiques honteuses dans un passé lointain et invérifiable). On n'a qu'à se référer à une histoire de l'antisémitisme pour constituer un musée des horreurs dans ce domaine. Où en sommes-nous à Montréal?

Il faut tout de suite mettre à part deux domaines: les relations avec les Amérindiens, où ce phénomène du folklore raciste joue encore fortement, malgré des progrès récents; et les relations entre anglo-montréalais et franco-montréalais. On n'a par exemple qu'à relire Mordecai Richler, peut-être notre plus grand romancier avec Gabrielle Roy, pour mesurer l'importance folklorique de l'image des "Pepsi", des "Frogs" et de celle des "Blokes". Le reste du folklore raciste relève surtout de l'ignorance et nous ramène à ce que j'ai déjà relevé (n° 4). En particulier, les légendes racistes montréalaises que je connais peuvent être blessantes mais elles sont peu graves et ne portent pas à la violence: malpropreté de tel groupe, maladresse verbale de tel autre, indiscipline sexuelle de tel autre, mépris des règlements de certains, y